

TEMPERATURE

Du 25 septembre 1900.

Table with weather forecasts for various locations including Washington, D.C., and the Gulf of Mexico.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 25 septembre. — Indications pour la Louisiane...

LA POLITIQUE

ETATS-UNIS EN CHINE.

Berlin vs Washington.

Il y a désaccord et désaccord grave entre les Etats-Unis et l'Allemagne sur les conditions qu'il s'agit d'imposer à la Chine...

L'Empereur Guillaume II demande qu'un préalable, et avant toute ouverture de conférence on procède au châtiement des auteurs ou des instigateurs des sanglants outrages qui ont révolté la conscience de l'humanité...

Il est porté à croire que le meurtre a été inspiré par la haine des étrangers et, spécialement, par la haine des représentants officiels des puissances étrangères.

L'assassin était bien déterminé à débarrasser son pays de la présence de ces odieux chrétiens et il a tiré sur le baron Von Kettler parce que ce dernier se trouvait à portée de son arme au moment où il était prêt à accomplir son crime.

Il est fait feu sur le ministre de France, de Russie ou d'Autriche, si ces derniers s'étaient alors trouvés sur son passage.

C'est une atrocité qui mérite tous les supplices, mais elle ne donne aucun privilège à l'Allemagne, laquelle, sous ce rapport, comme sous tous les autres, rentre dans le rang comme les autres puissances.

Franchement, l'attitude moins vaude, moins vindicative des Etats-Unis ne vaudrait pas mieux que celle de Guillaume II. Enx aussi, ils ont fait des pertes cruelles en Chine et ils y comptent de plus nombreuses victimes que l'Allemagne.

possible un terme à la crise au milieu de laquelle se débat le monde civilisé et de travailler au rétablissement immédiat de la paix.

A quoi bon, sans raison valable, sans nécessité, exaspérer un peuple qui n'est que trop vindicatif et se mettre à dos tous les hauts fonctionnaires du Céleste Empire, des services desquels on a besoin pour faire entendre raison à une population fanatique de plusieurs centaines de millions?

On nous dit que tous les asiatiques ne sont pas à craindre, parce qu'ils sont peu courageux; mais en revanche, ils sont astucieux, perfides, fourbes au suprême degré, par conséquent redoutables.

La Mission Italienne

RAMBOUILLET.

Paris, 16 septembre.

Le Président de la République a reçu hier soir, à six heures et demie, au château de Rambouillet, S. Exc. le lieutenant général Baldissera, commandant du 8e corps d'armée italien, chargé de lui notifier l'avènement au trône de S. M. Victor-Emmanuel III.

M. Crozier, introducteur des ambassadeurs, accompagné de M. Lacombe, attaché au protocole, est allé, à cinq heures, prendre Son Excellence à son hôtel, 43, avenue du Bois-de-Boulogne.

Le général Baldissera et le major Marciari, aide de camp de S. M. le roi d'Italie et second de la mission, ont été conduits en deux voitures de gala de la Présidence, avec escorte de cavalerie, à la gare Montparnasse.

L'ambassadeur extraordinaire de S. M. Victor-Emmanuel III a pris place dans un wagon-salon spécialement à sa disposition, et il est arrivé à six heures et demie à Rambouillet.

Il a été salué sur le quai de la gare par le commandant Lamy, officier d'ordonnance de semaine du Président de la République, et il est monté ensuite dans une des voitures de la Présidence pour se rendre au château, l'escorte étant fournie par les 17e chasseurs.

A son arrivée au château, le général Baldissera a été reçu par M. Mollard, directeur adjoint du protocole, et par le lieutenant-colonel Bataille, officier de service. Les honneurs lui ont été rendus dans la cour du château par une compagnie d'infanterie.

S. Exc. l'ambassadeur extraordinaire du roi d'Italie a été introduit auprès du Président de la République, dans le grand salon de réception dit de la Bataille de Kocroy, à cause du magnifique tableau de Van der Meulen qui en décore le grand panneau de fond, en face de la pièce d'eau du parc et du quinconce.

Le Président avait à ses côtés

M. Delcassé, ministre des affaires étrangères, et derrière lui le général Dubois et M. Abel Combarieu, secrétaires généraux de la Présidence; M. Henry Poulet, chef du secrétariat, et tous les officiers de sa maison militaire présents à Rambouillet.

Le général Baldissera a remis alors au Président de la République deux lettres de S. M. le roi d'Italie, l'une l'accréditant auprès du chef de l'Etat français, la seconde, écrite de la main de S. M. Victor-Emmanuel III, qui notifie au Président qu'il succède à son auguste et regretté père.

En remettant ces deux lettres le général Baldissera a prononcé le discours suivant.

Monsieur le Président, S. M. le Roi, mon auguste souverain, m'a chargé de vous remettre les lettres par lesquelles il vous annonce son avènement au trône.

En me confiant cette honorable mission, Sa Majesté m'a ordonné de vous exprimer les sentiments de haute estime dont il est animé envers votre personne.

Sa Majesté m'a en outre chargé de vous confirmer de vive voix toute sa sympathie et son amitié inaltérable pour la France, et de vous assurer de sa ferme intention de rendre toujours plus cordiaux les bons rapports heureusement existants entre les deux pays.

Ces sentiments du roi, Victor-Emmanuel sont partagés par la nation italienne tout entière. Le Président de la République a répondu:

Général, Je me félicite du choix que le roi Victor-Emmanuel a fait de votre personne pour me remettre les lettres par lesquelles Sa Majesté m'annonce son avènement au trône et je vous prie de lui porter mes sincères remerciements.

Profondément touché des sentiments que vous m'exprimez au nom de votre auguste souverain pour la France et pour le Président de la République, je vous serai obligé d'interpréter de notre sympathie et de l'assurance de notre ferme désir de continuer avec vous à améliorer constamment les relations d'amitié et de bon voisinage si heureusement établies entre les deux pays.

Vous voudrez bien également lui présenter les vœux que la France et le gouvernement de la République forment pour son bonheur et la prospérité de l'Italie.

Le Président de la République s'est ensuite entretenu quelques instants en particulier avec le général Baldissera, puis il l'a conduit dans un salon voisin et l'a présenté à Mme Loubet.

A sept heures et demie, un dîner intime a été servi en l'honneur de la mission italienne.

Mme Loubet avait à sa droite le général Baldissera, et à sa gauche M. Delcassé, ministre des affaires étrangères.

Le Président de la République avait à sa droite M. Barrère, ambassadeur de France à Rome, et à sa gauche le major Marciari, aide de camp de S. M. le roi d'Italie.

Les autres convives étaient: MM. le général Dubois et Abel Combarieu; le général Laurent, attaché à la mission italienne; Crozier, directeur, et Mollard, directeur adjoint du protocole; Paul Loubet, Henry Poulet; le lieutenant-colonel Bataille et le commandant Lamy, officiers de service; les officiers de la maison militaire, de l'escorte et de la garde d'honneur.

Après le dîner, le général Baldissera a été reconduit à la gare

avec les mêmes honneurs qu'à l'arrivée. A onze heures et demie, il était rentré à son hôtel.

Le Président de la République a nommé le général Baldissera grand-croix de la Légion d'honneur et le major Marciari, officier de la Légion d'honneur.

S. Exc. l'ambassadeur d'Italie et Mme la comtesse Tornelli ont dîné aujourd'hui au déjeuner intime de dix-huit convives en l'honneur de la mission italienne.

Le général Baldissera et le major Marciari quitteront Paris demain soir.

MARIAGE ROYAL.

L'opinion publique en Europe, même la mieux informée, a d'abord hésité dans son jugement sur le mariage du jeune roi de Serbie. Par une espèce de fatalité, tout à Belgrade se fait par surprise.

En me confiant cette honorable mission, Sa Majesté m'a ordonné de vous exprimer les sentiments de haute estime dont il est animé envers votre personne.

Même quand l'abdication de Milan l'eût prématurément appelé à régner, l'infortuné Alexandre, investi trop tôt des responsabilités du rang suprême, n'en fut pas moins à la merci des influences rivales de son père et de sa mère.

C'est une erreur de croire que le coup d'Etat qui le délivra de la tuelle du régent Kistitch ait été le fruit de son initiative ou le signal de sa délivrance.

Depuis lors, une suite de fautes, d'erreurs, qui ne sont pas toutes à la charge du jeune souverain et de ses conseillers officiels, avaient permis à l'ex-roi Milan de rétablir son empire pour son fils et sur son pays.

La fameuse tentative de régence sur laquelle planent les ombres les plus suspectes, servit de prétexte à une mise hors la loi du parti radical et de ses chefs, c'est-à-dire de la masse de la population.

Un abîme se creusait chaque jour davantage entre la nation et son roi. Beaucoup de ceux qui n'avaient jamais été infidèles mêmes en pensée à la dynastie des Obrenovitch tournaient les yeux vers la famille rivale des Karagevovitch ou vers d'autres combinaisons ou le Montenegro jusqu'à un grand place.

Infidèle jusqu'au bout aux traditions nationales et aux intérêts de l'Etat, le régime dont l'ex-roi Milan était le chef de voûte et le roi Alexandre le prête-nom avait secrètement conclu avec l'Autriche Hongrie une convention

qui, en échange d'une garantie platonique et superficielle, mettait les forces du royaume danubien au service de l'empire des Habsbourg et la politique du cabinet de Belgrade à la remorque de la diplomatie de la Ballplatz.

La Russie, soit indifférence, soit insuffisance de renseignements, soit subordination de son intérêt propre à des vues d'ordre général, n'avait pas seulement laissé la Serbie échapper à son influence légitime: elle semblait souscrire de ses propres mains à cette défection en exécutant à Belgrade comme dans le reste de la péninsule des Balkans l'accord intervenu il y a trois ans entre l'Autriche et elle.

Ces derniers temps la camarilla de l'ex-roi Milan avait cru être en mesure de consolider à jamais sa position en mariant le roi Alexandre à une princesse du choix de ce bon père de famille. L'avantage de cette union avec la princesse de Schaumbourg-Lippe était évident pour la politique dont Milan était le principal représentant.

Avec des ministres qui étaient les créatures et les âmes damnées du roi-père l'affaire, paraissait dans le sac. C'est ici qu'intervint une force dont l'ex-roi Milan n'avait pas tenu compte dans ses calculs: l'amour.

On a essayé de ridiculiser la passion du roi Alexandre pour Mme Draga Maschich. On a voulu à plaisir la fiancée et rajouté à l'outrage le fiancé. Ces gens de vieille race qui s'appellent Milan, arrière petit fils du porcher Milosch et Nathalie, fille du colonel de Keschko, ont raillé la naissance d'une bourgeoisie serbe petite-fille d'un vobode.

Rien n'y a fait. Alexandre a prouvé que là où son cœur parlait il était capable de volonté. Il a forcé les résistances, peut-être sincères, de son amie. Il a usé d'autorité à l'égard de ministres prévaricateurs. Il a chassé comme un conspirateur pris sur le fait son père. Il a rompu avec sa mère, qui n'a pas su respecter le choix de son fils.

Lui jette la première pierre quiconque croit que l'enfer d'un ménage comme celui de Milan et de Nathalie vaut mieux que la simplicité d'une idylle bourgeoise! Quand bien même il ne s'agirait en l'espèce que d'une affaire de cœur, toutes les sympathies iraient à ce couple qui a su s'aimer, qui se moque du protocole et des Almanachs de cour, et dont la Providence semble déjà vouloir couronner la flamme, comme disaient Racine et Molière, en leur accordant un espoir sans laquelle la dynastie des Obrenovitch s'en allait périr.

Il y a plus; en obéissant à son cœur, Alexandre a du même coup secoué le joug d'une nefaste tyrannie. Le tzar Nicolas, qui apparemment, n'a pas les scrupules généalogiques de Milan et de Nathalie, s'est empressé de féliciter chaleureusement son "bon frère" de Belgrade. Voilà les relations normales avec la Russie rétablies.

Et ce n'est pas là le seul bien fait que la nouvelle reine Draga apporte à son pays dans ses blanches mains de jeune épouse, le règne de la terreur a pris fin. Les portes des prisons se sont ouvertes devant les victimes des rancunes de Milan. Les frontières laissent passer les prospectifs joyeux de fouler la terre natale.

Il a été un soulagement pour le pays et une revanche pour la morale publique que le renvoi du cabinet dont les affidés de Milan peuplaient les rangs. Le jeune roi a appelé aux affaires un cabinet d'intérim et de transition recruté parmi les hauts

fonctionnaires et distingué par une probité à toute épreuve. Quand le temps sera venu, le parti national, autrement dit les radicaux, reviendra tout naturellement au pouvoir en la personne du général Grouitch, et l'on nomme déjà tout haut l'homme de la situation, l'homme respecté de tous qui servira le mieux le roi et la patrie. C'est tout un renouveau.

Le nouveau roi et la jeune reine d'Italie sont tous les deux, dit-on, passionnés amateurs de musique. Ils ressemblent en cela à la reine Marguerite, qui, dans sa petite cour d'artistes familiaux, avait fait une large place aux musiciens et dont l'une des distractions favorites était le concert intime que dirigeait, presque chaque semaine, le compositeur Spambati. Victor-Emmanuel II a déjà fait savoir à celui-ci qu'il conservait sa place de maître de chapelle et que les auditions seraient reprises après le deuil du feu Roi.

Le jeune souverain est peut-être le seul prince qui se soit intéressé à la musique dans la Maison de Savoie. Victor-Emmanuel Ier, qui n'était d'ailleurs artiste d'aucune façon, la détestait cordialement. A la bataille de Solferino, entendant le canon, il prononça ce mot qui est resté célèbre: "Voilà la seule musique que j'aie jamais comprise."

Son fils, le roi Humbert, n'était guère mieux doté. Cependant, il lui arrivait parfois de fredonner un air, et c'était alors à faire frémir un sourd, tant il avait la voix fautive. Il le savait d'ailleurs mieux. Et le savait d'ailleurs la reine Marguerite, qui est un peu myope, mettait souvent, pour lire, un lorgnon et cela désoleait le Roi. Toutes les fois qu'il la surprenait ainsi: "Marguerite, disait-il, ôtez cela, ou je chante." Et la Reine, dit-on, s'empressait d'obéir.

L'Académie française vient de désigner ceux de ses membres qui seront chargés de recevoir les deux nouveaux immortels, MM. Faguet et Berthelot.

C'est M. Emile Olivier qui recevra le premier écu, et au discours de réception de M. Berthelot c'est M. Jules Lemaitre qui répondra.

Quant aux dates précises de ces deux cérémonies, l'Académie n'a encore rien décidé.

Son désir est seulement que la réception de M. Faguet ait lieu lieu cette année, et elle espère que les discours seront prêts de façon à pouvoir en placer la date en décembre.

"The White Horse Tavern", en français "L'Auberge du Cheval Blanc" continue à attirer la foule au Tulane.

Excellente pièce, excellente interprétation. En voilà pour une semaine de salles comblées.

"Mr Barnes of New York" fait florès au Grand Opera House, grâce au talent déployé dans cette pièce par la compagnie Baldwin-Melville, à la tête de laquelle brillent M. Leigh et Miss Lavinia Shannon, deux véritables étoiles.

THEATRE "CRESCENT"

Nous voici arrivés presqu'au milieu de la série des représentations de "Poor Relation" et le public est aussi nombreux au Crescent que dimanche soir. C'est que M. F. Keenan a surpris, émerveillé son public au sujet d'un don plus que l'on n'aurait promis en son nom. Ce soir encore, il y aura foule au Crescent.

MOTS POUR BIRE

Dans un salon, on parle d'un critique en renom. — Il est très dogmatique, dit quelqu'un. — Alors, un auteur qui a été fortement éreinté par ledit critique. — Je le trouve plutôt bouledogmatique!

Deux bonnes femmes parlent de l'avenir de leur progéniture: — Moi, mon mari est facteur des postes; alors, vous comprenez, il voudrait faire de son garçon un bachelier... des lettres!

L'eau d'Abita Cannonsee n'est un bon appétit. Pour les estomacs faibles, elle est ce qu'il y a de mieux.

Pas de désastre. Dallas, Texas, 25 septembre — Des rapports reçus d'Austin établissent qu'il n'y a pas eu de désastre à Marble Falls ou à San Saba. La rivière Colorado est très haute, mais toutes les villes sont en sécurité jusqu'ici.

Athénée Louisianais.

CONCOURS DE 1900. PROGRAMME. L'Athénée propose le sujet suivant aux personnes qui désirent prendre part au concours de cette année.

LE THEATRE DE MOLIÈRE. Les manuscrits seront reçus jusqu'au 1er mars 1901 inclusivement. L'auteur du manuscrit qui aura été jugé le meilleur, recevra une médaille d'or et un prix de cinquante dollars en espèces.

L'Athénée, s'il le juge utile, accordera une seconde médaille. Toute personne résidant en Louisiane est invitée à concourir. Les manuscrits devront être écrits aussi lisiblement que possible: sur papier écopier réglé, avec une marge, et soigneusement sur le recto et les lignes. Ils ne devront pas dépasser 25 pages.

Chaque manuscrit sera remis sans nom d'auteur, mais portant une épigraphe ou devise qui sera reproduite sur une enveloppe cachetée dans laquelle l'auteur aura écrit son nom et son adresse.

Le comité nommé pour examiner les manuscrits ouvrira soigneusement l'enveloppe contenant le nom du concurrent qui a mérité le prix pour s'assurer qu'il est dans les conditions du concours.

Le comité pourra accorder des mentions honorables, s'il le juge convenable. Tout manuscrit couronné sera publié dans le journal de l'Athénée. La présentation des prix se fera dans une séance publique. On réunira, pour la circonstance, tous les éléments d'une fête littéraire et artistique.

Le nom du lauréat ou de la lauréate sera proclamé après la lecture du manuscrit qui aura obtenu le prix. Les devises des concurrents à qui des mentions honorables auront été accordées, seront lues devant le public.

Les candidats devront se soumettre strictement aux dispositions du programme. Les manuscrits dans aucun cas ne seront rendus. Tout candidat qui fera connaître sa devise sera mis hors de concours. Toute personne qui aura obtenu la médaille, ne pourra plus concourir. Les manuscrits seront adressés au Secrétaire.

Le Secrétaire général, B. H. ROZEK, P. O. Box 725, Nouvelle-Orléans.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Commence le 11 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

DEUXIÈME PARTIE

La Tragedie de l'Amour.

XVI LA HAINE, FILLE DE L'AMOUR.

(Russe.)

Elle voulut passer, se dirigeant vers la porte vermouluë et branlante qui fermait le champ de repos.

— Rêtez, je vous en prie, et puisque vous avez bien voulu écouter mon frère pendant quelques minutes, accordez-moi quelques minutes également.

Devant ce visage pâli et ces lèvres qui tremblaient, devant ces yeux qui se troublaient et se baissaient, Colette ne pouvait douter.

Celui-là aussi l'aimait. Elle avait engendré l'amour autour d'elle, la joie charmante, et elle, toute de douceur, de tendresse et de dévouement, elle avait semé la haine.

Elle lui fit signe qu'elle l'écoutait. Elle était si émue elle même qu'elle n'avait pas la force de parler.

— Mademoiselle, je n'ai pas eu le courage de me présenter au château comme l'a fait mon frère... Ce qu'il vous a dit, je voudrais vous le dire à mon tour... Il vous aime, mais il ne peut vous aimer plus que je vous aime, et je crois bien que je deviendrais fou si vous me repoussiez.

A sa propre souffrance, elle devenait celle-là. Elle était prise de pitié pour cet homme, en dépit de tout ce qu'il avait fait contre Horace et de l'épouvante de son nom dans laquelle Colette avait vécu jus-

qu' alors au château. Elle restait silencieuse. Il implora.

— Mademoiselle, je vous en supplie... Elle secoua la tête. — Je ne puis que vous renou-veler, à vous, la réponse que j'ai faite à votre frère... Quelle que soit la peine que je vous cause...

— Mon Dieu! — Je ne vous aime pas et ne peux être votre femme... — Jamais! — Jamais! — Sans nul espoir? — Sans nul espoir!

Elle passa lentement devant lui. Et elle disparut au bout du cimetière sans qu'il eût fait un pas, sans qu'il eût songé à la retenir...

Lorsqu'ils se retrouvèrent face à face, les deux frères n'eurent pas besoin d'explications pour savoir ce qui s'était passé.

Avec une joie cruelle, Gaston remarquait le désespoir de son frère. Et il ne put s'empêcher de lui dire: — Toi aussi, n'est-ce pas? Toi aussi, elle t'a repoussé?

— Oui. — Au moins, si elle n'est pas à moi, elle ne sera pas à toi! Les yeux sombres de Pierre se relevèrent. — Ils se regardèrent avec menace, les dents serrées. — Qui sait? dit l'aîné... Je

n'ai pas perdu toute confiance... — Tu la prendrais donc de force? — Pierre ne répondit pas.

Et Gaston, posant sa robuste main sur le bras de son frère: — N'oublie pas ce que je vais te dire... Si jamais tu touches à cette jeune fille, si jamais l'un de tes actes ou l'une de tes paroles lui fait peur, c'est moi que tu trouveras entre elle et toi...

— De quel droit te ferais-tu son défenseur? — Du droit que me donne mon amour... — Eh bien! je méprise tes menaces, parce que je te connais... Je t'ai vu à l'œuvre et j'ai été à l'œuvre avec toi... Je sais que nous nous valons, et je la plains si tu te fais son protecteur...

— Je l'aime peut-être plus que toi, plus vraiment que toi... — Non... car j'ai cru au moment où elle m'a refusé que j'allais mourir. Et je te dirai, comme tu viens de me dire: "Si jamais tu touches quelque chose contre elle, je la défendrai..."

— A mon tour je te demanderais: De quel droit? — Et je serai franc... Du droit que me donne ma haine... — Ta haine! — La haine que j'ai pour toi!

— C'est vrai, dit Gaston avec un calme effrayant, tu me haïsses! — Et j'ai bien vu, aussi, qu'il y a longtemps que ma haine

trouve dans mon âme la meilleure des réponses: ta propre haine pour moi.

— Oui... tu as deviné. — Ils furent silencieux, se regardant d'un air étrange, sans baisser les yeux.

— Ainsi, nous voilà ennemis... — Ennemis mortels! — Cela devait finir ainsi... Nous nous aimons trop... C'est la première fois qu'il s'avaient leur haine.

A partir de ce jour, elle éclata, évidente, aux yeux de tous. Les seuls moments de la journée, depuis longtemps, où ils se voyaient et où ils se recontraient, c'était les repas.

Depuis ce jour-là, ils ne les prirent plus en commun. Ils eurent des serviteurs particuliers et chacun mangea dans son appartement. Comme, malgré la grandeur de la maison, ils risquaient de s'y trouver face à face, d'un commun accord et après l'échange de quelques lettres, les ouvriers furent appelés: les Grandes-Roches furent divisées en deux parties sans porte de communication. La maison se prêtait à cette modification, qui fut faite assez rapidement.

Des lors, chacun vécut solitaire. Les notaires, pendant ce temps-là, faisaient le partage de la propriété.

de ce partage. — Il le réclamèrent.

En attendant que chacun d'eux s'en allât où le porterait son caprice, ils firent couper par un mar de deux mètres le jardin des pelouses qui s'étendaient devant et derrière la maison, dans toute leur longueur.

— Ils pouvaient maintenant sortir rentrer, aller et venir, fumer leur pipe après déjeuner ou après dîner autour des massifs distribués par moitié sans courir le risque de se rencontrer.

Déormais, Pierre et Gaston étaient morts l'un pour l'autre. Une pareille révolution dans leur vie et intime jusque-là, un pareil et aussi formidable désastre dans une affection fraternelle qui, dans le pays, partait où on les connaissait, était légendaire, excita la plus vive surprise et donna lieu à tous les commentaires.

On chercha vainement le sujet de cette brusque inimitié. — "Une poule sarvint", avait-on dit.

Mais il fut impossible de la trouver, cette poule. Colette, en effet, ne laissait aucune prise aux médiances ou aux calomnies; les démarches des deux frères étaient restées secrètes et soites, avec le marquis, la charmante avait compris les mystérieuses raisons de cette haine brutale, éclatant comme un coup de foudre entre les deux frères jusque-là si étroitement

unis. — Quelques jours se passèrent ainsi.

Ils ne se voyaient plus, mais pourtant ils s'occupaient l'un de l'autre. Ils se connaissaient trop, ils savaient trop quelle était leur énergie, pour croire que chacun des deux accepterait ainsi sa défaite, sans combattre.

L'un de l'autre, ils se disaient: — A quoi pense-t-il? Quel projet forme-t-il? Et ce projet et cette pensée ne pouvaient avoir d'autre objet que Colette.

Elle ne les aimait pas... c'était là leur désastre... Mais, un moment découragés par la ferme réponse de la jeune fille, ils avaient bien vite relevé la tête. — Elle sera à moi!... Mais par quel moyen?

Certes, s'il ne se fût agi que d'un caprice ils étaient trop les fils des pères Girodias pour hésiter.

Ils eussent employé la ruse, ils eussent employé la force. Mais ils s'aimaient ardemment. Leur amour était assés pur qu'il était fort... Ils eussent, certes, et sans un regret, donné leur vie à Colette, sur un signe d'elle et pour obéir à la moindre de ses fantaisies. Colette était donc protégée contre eux par leur amour même. Cependant, la jeune fille restait sur ses gardes. Elle ne sortait plus seule.